

# STIGMATISATION SOCIALE ET PROCESSUS DE CONSTRUCTION ALTERITAIRE : DE L'IDENTITÉ FIGÉE A L'IDENTITÉ CACHÉE A TRAVERS LE ROMAN MOAH LE FILS DE LA FOLLE DE CLÉMENT ZONGO.

BASSANE Ernest

Université Norbert ZONGO/Koudougou (Burkina-Faso)

## Résumé

*Une ipséité incarnée par le personnage d'une folle et une altérité renvoyant à la société qui la juge et la rejette génèrent une troisième instance : l'identité cachée qui n'est point une non-identité ou une sous-identité à savoir Moah, le fils de la folle. À travers la théorie de la dialectique de l'identité et de la différence, il s'agit pour nous d'examiner le degré de tension entre des sujets au point d'aboutir à des identités meurtrières pour emprunter l'expression de Amin Maalouf. Survient une troisième voie, Moah mi-fou, mi-normal qui tirera parti de son hybridité avec le soutien de bonnes gens au cœur attendri pour passer de la poubelle à la citadelle. En effet, la pleine conscience de sa différence et la volonté de lutter pour l'insertion de ceux qu'il refuse qu'on appelle « fous » mais plutôt « ceux qui ont mal à la tête » feront mûrir trop tôt Moah et exceller à l'école pour réussir brillamment ses études de médecine, sortant major de sa promotion en psychiatrie. C'est comme pour dire que seule la différence peut constituer un remède pour lutter contre la différence. En définitive, l'étude montre que l'autre est très souvent une déconstruction de la conscience vis-à-vis de ce qui n'est pas comme soi au sens de le réduire à rien ou à tout le moins le mettre au service de cause nombriliste.*

58

**Mots clefs :** Solipsisme-identité-société-justice-folie.

## Introduction

La littérature africaine, au regard des préoccupations qu'elle porte se veut par essence une intervention sociale aux fins de montrer au monde les réalités d'une société de référence. Le réalisme devient pour ainsi dire une caractéristique majeure sinon essentielle de la production littéraire africaine. Le roman semble le genre le mieux à même de narrer les faits sociaux. Pourrait-il en être autrement du reste, étant entendu que pour Georg Lukacs (1968 : 175) : « le roman est une forme biographique par excellence et en même temps, une chronique sociale dans la mesure où cette recherche se déroule à l'intérieur d'une société donnée. »?

Ainsi, le roman *Moah le fils de la folle* fait une sorte d'immersion dans la société contemporaine, au cœur d'une cité pour dépeindre les facettes hideuses qui articulent les rapports humains. Dans cette perspective le but de notre recherche est de comprendre de quelles façons le statut social, particulièrement dans le cas des souffrants mentaux, intervient-elle dans la construction identitaire et partant dans la démarcation altéritaire ? Quel rôle autrui joue-t-il dans cette construction du sens de soi qu'est l'identité ?

### 1. Fondement théorique de l'analyse :

Les personnages marginaux ont presque de tout temps constitué la matière d'œuvre des textes littéraires africains. De cette sorte, les personnages fous sont sollicités dans l'élaboration des titres d'œuvres. On peut citer *Moha le fou*, *Moha le sage* de Mohamed Dib, *Une histoire de fou* de Mongo Béti, *Le fou* de Jean-Pierre Guingané. L'évocation de la folie dans le contenu des œuvres se passe de commentaire. On peut s'arrêter sur le personnage principal de *Les soleils des indépendances*, Fama, à la fin de la narration qui n'est rien d'autre qu'un fou au regard de ses attitudes qui frisent vraisemblablement la démence :

« *Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout : négoce, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère à injurier la France, le père et la mère de la France* » p.89.

Birago Diop dans *Les contes d'Amadou Koumba*, évoque un personnage fou à travers Sarzan qui n'arrive pas à concilier son statut de tirailleurs Sénégalais revenu de la grande épreuve de la guerre mondiale et ses origines sénégalaises au point d'être dépouillé de son identité de Thiémokho Keïta pour s'affubler du sobriquet Sarzan qui dénote tout le déracinement et le ridicule :

« *Personne n'osait plus l'appeler de son nom, car les génies et les ancêtres en avaient fait un autre homme. Thiémokho Keïta est parti pour ceux du village, il ne reste plus que Sarzan, Sarzan-le fou* ».

L'évocation de la folie rime quelques fois avec une violence inouïe qui se traduit par l'assassinat d'autres personnages. On se rappelle que Samba Diallo, le personnage principal du roman *l'Aventure ambiguë* de Cheikh Amidou Kane a été assassiné au cimetière sur la tombe de Tierno son maître coranique par un fou. Enfin, le même personnage de fou peut incarner une certaine ascendance sur ses semblables et qui se traduit en termes de prévision et de vision des choses et de l'avenir. Dans le roman *Les vestiges du trône* du burkinabè Patrick G. Ilboudo, c'est cette posture que Gonnaba revêt, lui qui, du fait de sa folie disait tout haut ce que les autres pensaient et rumaient en leur for intérieur. Ce regard panoramique sur le personnage du fou nous fonde à construire notre analyse autour de la dialectique de l'identité et de la différence. L'identité qui va avec l'ipséité caractérise le statut de soi qui se met toujours en exergue en opposition à un autre qui est différent. Mais pour Jean-Jacques Le cercle (2002 : 92)

« *La littérature est donc ce qui est capable de transformer une revendication d'identité*

*en expérience d'altérité. (...) l'expérience d'altérité couvre le même terrain que la revendication d'identité : celui de la construction de sujets. »*

Cette démarche nous permettra de suivre et comprendre comment se façonne une identité, à savoir "l'identité figée", celle de la folle en même temps que cela participe subséquentement de la formation d'une identité cachée qui se projette comme le pastiche de celle que l'on a soi-même réalisée : car, le fou ne perçoit-il pas ceux qui le traitent en tant que tel comme les plus fous ? Dans ce jeu de mise en rapport des statuts (identité vs altérité), une troisième entité, celle du fils de la folle apparaîtra comme une instance qui transcende et semble même fédérer les antagonismes. Car en définitive, l'opposition identité vs altérité s'apparente à un pernicieux jeu de l'esprit que Freud (1918 : 162) explique en ces termes : « *ce sont les petits différences (...) qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus* ».

## 2. Indication sur l'œuvre

Il n'y aura meilleur résumé pour *Moah le fils de la folle* que ce passage du narrateur :

*« Nous n'avions pas de maison où dormir, ma mère et moi. Nous avons élu domicile au pied du géant baobab qui jouxtait le marché. Ma mère y avait construit une petite cahute sous laquelle nous nous abritons. Mais quand le ciel s'assombrissait, grondait et lâchait ses cordes, la nuit devenait plus longue que d'habitude. Ma mère me couvrait de ses loques imbibées (...) ».*

Le récit est celui d'une folle qui est mère de trois enfants dont on ne connaît pas les géniteurs mais qui vivent dans la société. Le narrateur homodiégétique qui relate l'histoire a vécu le troisième viol de sa mère en pleine nuit, viol qui donnera naissance à Angélique, sa petite sœur. Il ne connaîtra jamais le nom de cette mère avec laquelle il a passé six années avant qu'elle ne l'abandonne par une nuit de grand déluge avec sa petite sœur de quelques semaines entre les bras. Cette petite sœur dû sa survie à l'inexplicable réflexe de Broxy une chienne appartenant à un riche couple et qui usa de son museau pour extraire le nourrisson des vagues d'eau qui l'emportaient. Grâce à Jacques le barbu, le fils de la folle aura une identité car après l'avoir adopté lui et sa sœur, il lui fait établir un acte de naissance et l'inscrit à l'école. Après de brillantes études de médecine, il en sort médecin psychiatre et finit Président de la République de Gomboland.

## 3. L'absence et le manque ; premier signe hideux de la différence

Mounira Chatti (p2) explique que,

*« La déconstruction des représentations mythiques est signe de mise à distance du continent d'origine, mais aussi de soi-même et d'autrui, d'où l'expérience tragique d'une identité autre, et (ou) d'une identité impossible. »*

Dans le roman, l'identité impossible se matérialise à trois niveaux fort représentatifs :

il s'agit tour à tour de l'absence, de l'anonymat et enfin de la totale confusion. Dans le récit, il n'est nullement fait cas du père de Moah le fils de la folle. D'ailleurs, le narrateur précise dès son entame qu'il est sans père : « *les très dures épreuves de ma vie d'enfant orphelin m'avait mûri précocement.* » P11.

L'absence du père est un vide innommable pour celui qui vit une telle épreuve. Le père est naturellement pour tout être humain le représentant ou l'incarnation de l'être suprême. Il éduque, sécurise et guide sa progéniture. Ainsi, ne pas connaître l'auteur de ses jours ni nominalement ni physiquement relègue l'enfant dans un état de déchéance sociale qui en fait un paria, un marginal. Par le père, l'enfant est traité avec égard. L'enfant devient normalement homme à l'ombre de son père. Voilà pourquoi dans certaines sociétés africaines, l'éducation de l'enfant est l'apanage "des pères" entendu le père génétique et les oncles. Il apprendra à labourer, à chasser, à danser auprès d'eux afin de développer en lui les réflexes de virilité. Quand il atteint la majorité, son père se charge de lui trouver une compagne. Voilà pourquoi Moah ne se leurre pas : « *je pris conscience très tôt, avant même mes dix ans, qu'un seul choix s'imposait à moi : me battre pour la survie.* » P11

La deuxième manifestation de l'identité impossible concerne la mère de Moah. Elle incarne la métaphore anonyme d'un être en situation par rapport à une réalité qui se voudrait accomplie. Pour son fils, elle est sa mère et il n'en sait pas plus :

« *Ma mère n'était pas comme les autres mères. (...) je ne savais pas comment elle s'appelait. Elle, non plus ne devait pas savoir comment je me nommais.* »

On note un rapport à minima entre cette femme et son enfant. Mais ce qui se pose comme problème dans cette situation c'est la démission de la société. Il est difficile de comprendre l'attitude des proches parents de cette femme aujourd'hui malade, qui n'ont rien tenté pour la soigner ou pour la réinsérer en leur sein. Pour cette société, elle est folle et devient pour ainsi dire une loque ambulante. C'est dans cette logique que personne ne cherche à savoir comment elle se prénomme puisque la sentence de l'exclusion la frappe déjà. Le sobriquet de folle qu'on inflige à cette catégorie de personnes dénote toute l'insensibilité voire l'hostilité que ceux qui se disent normaux se font de ces malades mentaux. Quelque part ils sont vus soit comme une menace à la quiétude soit comme une honte à leur privilège et à leur prestance. Dans le roman *Le parachutage* du burkinabé Norbert Zongo, le Président dictateur Gouama, qui attendait la visite du Président de la République sœur de France n'avait pas trouvé mieux que de faire amasser "tous ces déchets" sociaux dans un cargo militaire et de les faire jeter à une centaine de kilomètres de la capitale pour que leurs odeurs et leurs haillons ne ternissent pas l'éclat de la fête.

Enfin, le troisième niveau de manifestation de cette crise identitaire est le statut de Moah lui-même :

« *Ma mère m'appelait Moah, Souli ou Haba : chaque jour, j'avais un nom ou un prénom en plus ou en moins. Mon identité se résumait à une sorte d'onomatopée jetée à la volée.* » P11.

À l'analyse, on conclurait que c'est par pur euphémisme que le narrateur se proclame "orphelin" sinon le vrai qualificatif que l'on pourrait lui appliquer au regard de sa biographie est celui de "batard". L'importance de l'identité est telle que dans nos sociétés actuelles, face aux cas de grossesses dont les auteurs refusent la paternité, le père de la fille ou son frère ou son oncle se sont très souvent portés volontaires pour qu'on leur affilie le nourrisson problématique. Ne pas avoir d'identité est une forme d'errance voire de malédiction qui peut disqualifier quelqu'un à commencer par le priver de ses droits élémentaires sociaux. D'ailleurs Moah, en a fait la triste expérience quand un de ses rares bienfaiteurs s'étant aperçu de sa vivacité intellectuelle se décide de le présenter à un jeu concours à la télévision organisé pour enfants. Mais le fantôme de la non-identité le disqualifie puisque n'ayant pas d'acte de naissance, il ne pouvait pas aller à l'école. Et la tentative du "bien-aimé" Gorandi de lui faire établir un acte de naissance butera contre la mécanique d'une administration qui n'intègre pas dans son fonctionnement les exceptions :

*« Gorandi promet de m'inscrire à l'école à la rentrée suivante. Il avait même tenté de me faire établir un acte de naissance. Mais les lois du pays étaient assez bornées pour comprendre mon histoire. » P80.*

En vérité, Moah devient un inconnu sans droit sur la terre qui l'a vu naître. Cette situation pose la problématique de la légitimité et de la légalité de notre appartenance sociale. Plus loin, elle donne à réfléchir sur le sens de la condition humaine. Ne serons-nous pas simplement dans le leurre et le faux quand nous soutenons ou croyons que nous sommes égaux de par notre humanité ? D'ailleurs, à Gomboland la place des gens de la même classe que Moah et sa mère est figée.

*« Chaque vendredi, nous regagnions le grand boulevard à mille lieues de notre biotope. C'était seulement sur ce boulevard qu'il y avait des gens qui nous ressemblaient. Cette avenue drainait toute une armée de gueux. Dans cette flopée de hères en transhumance, il y avait tout un monde : des manchots et des pieds-bots, des borgnes et des aveugles, des sourds-muets et des paralytiques. Quelques-uns même marchaient en tenue d'Eve comme des vers de terre. Chacun avait une sébile qu'il brandissait en l'air, attendant un hypothétique généreux donateur. » P18.*

La maladie aggrave vraisemblablement la différence et plonge la victime dans une double souffrance physique ou psychologique et sociale. Il suffit simplement de réfléchir à ce que tous ces gens que le narrateur vient d'énumérer peuvent avoir comme projet de vie, aux relations qu'ils peuvent encore entretenir avec leurs proches, pour mesurer le degré de leur sentiment de victimisation. Dans la situation qui est la leur, les malades sont dépouillés de leur identité intime et légitime (le nom) et portent désormais des identifiants qui correspondent à leurs maux. Quand la maladie s'érige en sobriquet pour qualifier un être humain (l'aveugle, le borgne, le pied-bot, le paralytique, le nu...) érigeant désormais ces noms communs en noms propres, il est clair que l'on tombe dans un déni d'humanité sans pareil. Ce manque d'identité s'accompagne d'un manque du minimum qui renforce leur différence à bien des égards car obligeant les intéressés à se comporter de moins en moins en personne



intégrale quelques fois à la limite du raisonnable. A ce niveau il faut retenir le manque d'abri :

« *Nous n'avions pas de maison où dormir, ma mère et moi. Nous avons élu domicile au pied du géant baobab qui jouxtait le marché.* » P18.

Ici, on note un état de précarité intenable car le logement est le premier lieu de construction de l'être et d'homologation de l'humanité. Dans les sociétés traditionnelles burkinabè comme africaines, même après la mort, le corps doit être posé dans une maison dite "maison mère" et une fois qu'il quitte ce lieu, il est conduit à la dernière demeure, le sépulcre. Dans les religions modernes, ces maisons sont symbolisées par l'église, le temple ou la mosquée. La maison est le lieu d'intimité et de restauration de l'être. Elle doit cacher l'intimité de l'homme ou de la femme, car c'est l'endroit où il doit découvrir son corps. Elle est aussi un lieu de sécurité pour soi-même, pour sa famille et pour sa fortune. Elle est enfin l'endroit par excellence du recueillement et des grandes confidences. On entend du reste très souvent dire que tel type de question ne doit pas être traitée au dehors mais dans la maison. Et pourtant Moah et sa mère doivent vivre au marché. Traités comme des autres indésirables, ils s'animalisent un peu plus, disputant les restes de nourritures avec les chiens car personne ne semble plus prêt à leur faire l'aumône : « *j'ai goûté à mon premier chocolat dans une de ces poubelles luxueuses de la cité lumineuse.* » P17.

Mais même ce qu'on ne désire pas leur est refusé parce qu'ils ne sont pas comme tout le monde, et pour preuve :

« *Le monsieur, visiblement un gigantesque bonhomme au regard de son embonpoint mal assorti donna un coup de fouet à ma mère, puis détacha son chien. Je n'avais jamais vu un chien aussi véloce que féroce. Il nous poursuivait sous les vivats de son maître, celui-ci se tordait de rire face au ridicule et nous pointait un doigt moqueur.* »

Ce sont les extrêmes de l'altérité qui se donnent à voir à la description de la scène de quête de pitance pour l'un et d'assouvissement de plaisir sadique chez l'autre. L'accès à la poubelle qui, comme son nom l'indique ne doit faire l'objet de protocole particulier est encore interdit à ce malheureux couple parce qu'il est différent. La nature semble si injuste dans son partage que les uns se complaisent de la souffrance et de la pauvreté de leurs semblables. Peut-être que le propriétaire de la poubelle ne comprend pas la situation de ces malheureux car le philosophe n'a-t-il pas dit qu'on ne réfléchit pas de la même façon selon qu'on vit dans un palais ou sous une hutte.

Le marquage de la différence sur fond de rejet et de mépris atteint son summum quand les parents deviennent les instigateurs de mauvais traitements de la part de leurs progénitures à l'endroit de l'autre. La violence physique qui agresse l'autre qui est diminué de par sa position sociale résume la profondeur de la fracture sociale entre les êtres humains :

« *Nous passions devant une concession quand une ribambelle de mioches se rua sur nous (...). Sous les regards des parents hilares, ils nous pilonnèrent de coups de pierres. Certains réussirent même à nous cracher dessus. Je reçus des coups de projectiles à l'épaule*

et à la nuque. Ma tête saignait abondamment. Je tombai dans le coma. » P19.

Ce témoignage pose un problème à la fois sur le présent et le futur de la société de ce texte. Il s'agit d'un problème de civisme car quel visage aura une société dans laquelle à la place de l'interrogation et de la pitié que doit susciter la situation de son semblable on en fait un gibier à abattre. Ensuite, il se pose un problème de morale chez les parents qui ne sont pas encore conscients que la maladie ne s'achète pas toujours et que chacun est un malade en sursis. Ce qui vient d'être décrit, est simplement criminel aussi bien de la part des enfants que des parents. Au lieu que ces enfants comme le dispose leur nature enfantine voient en ce bambin larmoyant dans le dos d'une mère égarée un semblable à consoler pour partager des jeux, ils se dressent en bourreaux sans cœur. Le manque de compassion qui est l'une des facettes les plus dramatiques de l'altérité atteint des seuils souvent inimaginables. C'est ce qui est arrivé quand la mère de Moah tombe malade et qu'il était question qu'un conducteur de taxi la conduise au centre de santé. La différence de la pauvre faillit être la cause de sa perte. Et le chauffeur, dans une société normale aurait été accusé pour non-assistance à personne en danger. En effet, alors que très souffrante, la folle devait être évacuée grâce aux bons offices d'un agent de santé qui prit sur lui de payer à n'importe quel prix la course d'un taxi pour emmener l'agonisante aux services des urgences, le conducteur de taxi se montre des plus cruels :

« *Quoi s'écria-t-il ! C'est même une folle ! Non, je ne peux pas ! Transporter une folle, une malade mentale ? Non ! Cela porte malheur. Et puis si la police me voit, j'irai en fourrière et je paierais cher pour la contravention.* » P53.

Le sort de l'autre qui n'est pas identique à soi, est scellé sans état d'âme même face à l'épreuve la plus vicieuse. Ce qui est marrant dans l'opposition entre normaux et anormaux, identité et altérité, c'est l'ambivalence des rapports ; car en même temps que le premier exclut le second, il en fait un moyen d'ascension sociale.

#### 4. De l'identité-sujet vers l'altérité-objet

Dans le rapport entre identité et altérité, il se dégage tout d'abord une situation conflictuelle qui s'est traduite par une volonté de l'identité incarnée par l'instance de ceux qui se croient normaux d'en finir avec les autres constituant le groupe de marginaux. Mais, après ce premier étage des rapports, se présente un deuxième où les marginaux, même s'ils ne sont pas acceptés sont désirés en ce sens qu'ils constituent un tremplin pour les bien-nés. Dans ce sens, on peut s'arrêter sur la scène du viol de la folle par une haute personnalité du pays. Selon toute analyse, l'acte sexuel avec un personnage de cet état doit faire advenir une promotion inespérée ou constitué un gage de protection :

« *Son bras gauche saignait à la hauteur du coude. Sa belle robe était déchiquetée, laissant paraître une partie de ses flancs intimes. Sa démarche n'était plus que des pas de béquilles, raide et sans grâce aucune.* » P43.

Cette partie comme *Xala*, le roman de Sembène Ousmane ou *La grève des battus* de

Aminata Sow Fall, dépeint le paradoxe que les hommes développent quant à leur rapport avec ceux qu'ils rejettent. L'autre gêne, fait honte mais c'est avec lui, c'est grâce à lui que l'on est ce qu'on est, que l'on progresse. En plus d'être un moyen de promotion sociale, l'autre, à cause de sa situation peut devenir un fonds de commerce pour le bien-être des grandes gens. C'est le cas aussi de la rencontre des premières dames à Gomboland où il est question de montrer aux yeux du monde entier que l'on est préoccupé par le sort des pauvres alors que dans le fond, il s'agit de se retrouver en gens de haute classe pour narguer la misère de ceux qui ne comptent que pour jouer les faire-valoir, comme quoi la pauvreté, la misère rapporte sauf aux premiers concernés. Alors il faut que certains soient "autre" pour que d'autres restent "eux-mêmes". Dans ce sens ce qui est écrit sur une pancarte « *sommet international des premières dames sur la lutte contre la mortalité maternelle et néonatale* » (P.112) ne sonne que comme une ridicule campagne de levée de fonds pour entretenir les caprices de quelques personnes souffrant d'excès en tout. D'ailleurs dans nos sociétés contemporaines, les victimes de toutes sortes de calamités : maladies, climat, guerre, catastrophes deviennent du pain béni pour des individus, des associations qui apparaissent de façon spontanée ou structurée mais juste pour leurs propres intérêts.

Enfin, le récit met en exergue l'exploitation intellectuelle du pauvre. Brillant élève, Moah réussit premier à son examen du baccalauréat et doit bénéficier d'une bourse de la Reine d'Angleterre pour ses études supérieures. Seulement, parce qu'il est pauvre et fils d'une folle, c'est grâce à la ténacité de Bobby Koty le redoutable journaliste d'investigation qu'il fut remis dans ses droits. Et pour cause, la bourse avait été détournée pour la fille du ministre des finances. Au demeurant, on dirait que la société est une jungle dans laquelle on fabrique l'autre dans le sens de l'assujettir de façon presque foncière. Comme dans une retenue d'eau, le jeu consiste à toujours replonger le pauvre quand il essaie de sortir sa tête des profondeurs jusqu'à la noyade. La question de la différence est à la fois cause et conséquence de l'érection des classes sociales. Il n'est pas rare de voir des personnes se hisser à des sphères ou dans des cercles très fermés parce qu'elles sont proches de quelqu'un qui est d'un statut social élevé. Dans une telle réalité, on assiste à la corruption des valeurs et des compétences due à l'étouffement de ceux qui n'ont que leur potentiel intrinsèque comme atout. Fort heureusement, Moah a rencontré sur son chemin un messie en la personne de Bobby Koty qui l'a fait rétablir dans ses droits.

## 5. L'altérité comme remède au solipsisme

Pour Jean-Jacques Le cercle (2002 : 1) « *la vraie littérature n'est pas le lieu de revendication d'identité mais plutôt le lieu de contact faste avec l'altérité* ».

Cette réflexion vient à propos pour analyser le parcours de Moah et sa mère. En effet, à cette étape de l'étude, il ressort que « l'autre » s'est toujours posé en obstacle, en bourreau contre la réalisation d'un quelconque projet d'intégrité humaine pour les deux personnages au cœur du récit. Cependant, force est de retenir que c'est grâce à la main tendue, à la générosité providentielle de certains personnages que le récit connut une chute à la fois mémorial et mémoriel. Dans le passage que le narrateur intitule le sauveur anonyme, il revient



sur ce jour où, menacés d'être exterminés par un boucher et d'autres agresseurs leur « *libérateur se retourna et tomba nez à nez avec son vis-à-vis* » p.31. Il le neutralisa après avoir donné une belle leçon aux enfants impitoyables qui s'acharnaient contre eux. Ce sauvetage in extrémis a sans nul doute eu pour effet de faire prendre conscience aux deux marginaux que quelque part quelqu'un les a en estime, qu'ils comptent pour quelque chose pour des gens quelque part. Ceci permet de reconfigurer leur rapport à l'autre et surtout de restaurer leur propre être pour se convaincre qu'ils représentent mieux que le néant. Ce sentiment se confirme quand, alors que sa mère traversait une crise qui la rendit violente à l'égard du pauvre fils, une bonne samaritaine sortit d'une voiture :

« *Elle fondu en larmes en le voyant pleurer. Elle me prit dans ses bras, essuya mes larmes en me caressant mes joues. Malgré ma crasse et mes loques nauséabondes, elle me colla contre elle et me donnant un bisou* ». P37.

D'un statut d'être entièrement à part Moah devient un être à part entière. Le geste de la bonne samaritaine n'est rien d'autre que l'expression d'une affection, un sentiment de considération pour son prochain. C'est à la fois un acte de rapprochement et de revivification. En dépit des méchancetés structurelles infligées à Moah et sa mère, il importe de retenir et de souligner la générosité, l'amour désintéressé d'hommes et de femmes dont la narration des bienfaits alourdirait cette étude. Il s'agit en plus de ceux déjà évoqués, de Gorandi qui accueille le couple chez lui, assurant son pain et son couvert, de Monsieur de la Croix l'assistant spirituel des malades à l'hôpital. Il y'a aussi et surtout le catéchiste Jacques Zen surnommé Jacques le barbu qui devient le père adoptif du fils de la folle et de sa sœur qui jouissent dorénavant d'une identité légale ; lui s'appelant Moah Chris Zen et sa sœur Angélique Zen. Il le fit inscrire à l'école et sa femme devient une mère attentive pour eux, leur génitrice ayant disparu comme un éclair par une nuit de grand orage les abandonnant dans les eaux. Il y'a également Broxy la chienne, la meilleure amie de l'homme qui grâce à son instinct de chienne-mère usa de son museau pour extraire le nourrisson Angélique des gravats pour la déposer dans le garage de ses maîtres sous la grosse pluie dont les eaux l'auraient emportée. Enfin, il n'est pas fortuit d'insister sur la disponibilité des Anglais (gens de couleur et qualifiés avec légèreté quelques fois de racistes) qui ont accueilli et traité dignement l'ex enfant de la rue sur sa terre natale jusqu'à finir avec le rang de Major en psychiatrie. Mieux, pour montrer que l'origine et la couleur de la peau ne représentent pas grand-chose mais que c'est le mérite qui vaille il lui fut proposé un poste au Kingdom psychatry Hospital à Londres. Les années d'étude qu'il passa dans ce nouveau monde avaient fini par lui faire comprendre que l'on peut être mieux traité par l'inconnu que le frère et que l'idée d'un monde sans frontière peut être une réalité. La preuve en est que Hany, la fille bien aimée du Professeur de Moah pour laquelle il a éprouvé des sentiments l'a aimé sans calcul. Elle finit par quitter son Angleterre natal pour retrouver l'homme de son cœur dans un coin perdu de la terre, à Gomboland.

## 6. L'amour comme épicerie de la dialectique altérité-identité

Le roman *Moah Le fils de la folle*, s'achève sur une note de consécration avec l'élection

du docteur Moah comme le nouveau président de la République de Gomboland. C'est dire que les identités métisses constituées par cette foule de gens oubliés et qui chantent aux yeux de leurs frères indifférents

*« Nos familles nous ont abandonnés depuis les lustres. La société nous a donné le dos. Elle nous même donné un coup de pied. Mais nous sommes retombés dans la même société. Parce que de cette même société, nous sommes issus » p.122.*

La folie discrimine. Moah en est conscient. C'est pour cette raison qu'il abandonna tous les avantages que lui conférait ce poste en Angleterre pour rentrer au pays natal afin d'œuvrer pour que ce qu'il appelle « le mal de tête » ne justifie plus l'exclusion et la chosification d'un être humain. Et il fit ses preuves selon le narrateur :

*« En 2002, deux ans après mon retour, ma seule satisfaction se résumait sur chaque page de mon registre de consultation. En le feuillant un matin, je tombais des nues. J'avais traité et suivi quatre-cent-quatre vingt-six dépressifs et schizophrènes (...) les quatre-cent-soixante-dix-sept autres avaient retrouvé leur lucidité » p169.*

Au demeurant on peut soutenir que le sentiment d'altérité a accouché de l'altruisme. La souffrance de ceux qui sont autres fonde la raison d'être de celui qui a vécu au plus profond lui-même les méfaits de cet état d'être. C'est d'ailleurs certainement pour cela qu'il accepta de se présenter aux élections présidentielles de son pays pour ne pas s'arrêter en si bon chemin car son histoire qui se confond fortement à celle de sa mère fait partie de sa conviction, de son intimité et de son combat. Il sait qu'il ne doit pas oublier que

*« Ma mère et moi étions comme des êtres à part. Nous étions des anonymes à l'humanité écornée. Seul notre souffle avait le même contenu que celui des autres. Notre vie fut un chemin de croix. J'étais un miraculé, le ressuscité du Gomboland. J'étais le "messie" tant attendu, sans fausse modestie ». P188.*

La souffrance forme et guérit. C'est la froideur de la sagesse découlant de sa vie de paria qui fait de lui le sauveur attendu des masses silencieuses qui végètent dans son pays.

## Conclusion

La présente étude nous permet de dire que l'autre, entendu comme l'étranger, est une réalité au quotidien. Être suppose inéluctablement le dualisme de l'un et de l'autre, dualité qui ne doit plus être perçue comme une barrière, un obstacle mais bien mieux comme une possibilité d'enrichissement. Pour ce faire, il importe de construire une éthique de l'altérité en chaque instant de notre vie et en chaque homme pour voir tout d'abord en l'autre une chance de se rendre pérenne. C'est à la faveur de cette éthique de l'altérité que la main a été tendue au fils de la folle pour lui trouver tout d'abord une identité légitime (celui d'avoir un nom, d'être reconnu comme un individu à part entière) et ensuite d'avoir une identité sociale en bénéficiant de l'instruction à la maison et à l'école conformément aux règles qui régissent

le vivre ensemble. C'est dans le prolongement de cette conscience qu'il récuse à son tour les avantages et privilèges incomparables qu'on lui a proposés en Angleterre pour revenir dans son Gomboland natal où pullulent les "malades de la tête" et dont il parvient au bout de deux ans à ré-humaniser quatre-cent-soixante-dix-sept. C'est toujours au nom de ce devoir éthique que, passant de l'altérité à l'altruisme, il brigue le poste de Président de la République de Gomboland et qu'il remporte pour redonner espoir à des millions de marginalisés et d'oubliés, à des damnés de la terre à cause des autres aux esprits atrophiés. La dialectique de l'identité et de l'altérité qui a du reste fondé notre réflexion permet de nuancer le propos "l'enfer, c'est les autres" en ce sens que tout compte fait, la vie, l'existence et pour tout dire l'Être, c'est être avec, être en et être pour.

### Références bibliographiques

- BETI, Mongo (1994). *Une histoire de fou*, Gallimard, Paris.
- CHATTI, Mounira (2005). *Du Bambara aux Négropolitains*, Université de Johannesburg.
- DIOP, Birago (1947). *Les contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine, Paris.
- FREUD, Sigmund (1985). *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris.
- GUINGANE, Jean-Pierre (1986). *CEDA*, Ouagadougou.
- ILBOUDO, Patrick (1990). *Les vertiges du trône*, Imprimerie nationale, Ouagadougou.
- KANE, Cheikh Hamidou (1962). *L'Aventure ambiguë*, Julliard, Paris.
- KOUROUMA, Ahmadou (1968). *Les soleils des indépendances*, Seuil, Paris.
- Lecercle, Jean-Jacques (2002). *L'Emprise des signes*, Seuil, Paris.
- LUKACS, Georg (1923). *La théorie du roman*, Gallimard, Paris.
- SARTRE, Jean -Paul (1947). *Huis clos*, Gallimard, Paris.
- SEMBENE, Ousmane (1975). *Xala*, Présence Africaine, Paris.
- SOW, Aminata Fall (1976). *La grève des battus*, Nouvelles éditions du Sénégal, Dakar.
- TAHAR, Ben Jelloun (1978). *Moha le fou, Moha le sage*, Points, Paris.
- ZONGO, Clément (2017). *Moah le fils de la folle*, L'Harmattan, Ouagadougou.